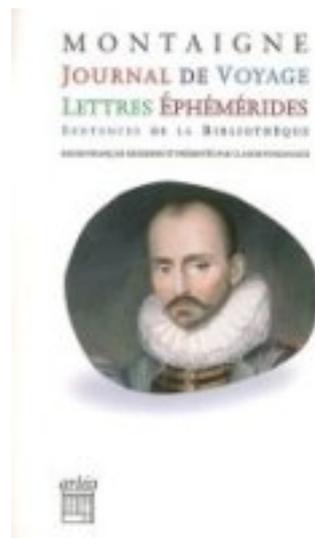


*Journal de Voyage,
Lettres, Éphémérides, Sentences* ¹



Nous sommes de passage sur la Terre, c'est un voyage très court, et la première chose à en retenir est ceci : nous sommes là pour apprendre.

Le 22 juin 1580, Michel Eyquem quitte avec une demi-douzaine de personnes son domaine de Montaigne. Celui qui vient de publier les deux premiers tomes très remarquables des *Essais* laisse pour un an et demi sa femme et sa fille pour aller faire le tour des villes thermales du sud-est de l'Europe et essayer de calmer ses coliques néphrétiques. Dictant à son secrétaire, puis écrivant ensuite de sa propre main, en français, mais également pendant de longues pages en italien, il prend des notes sur son voyage. Il s'agit là, plus encore que pour les *Essais*, d'un texte à usage privé. Pourtant l'inventeur du

¹ *Journal de Voyage, Lettres, Éphémérides, Sentences*, de Michel de Montaigne, 2006, Arléa, 432 p., 20 €

journal philosophique intime n'est pas n'importe quel observateur et ce *Journal de voyage* devient très vite un témoignage extraordinaire sur ce qu'est le voyage, le voyageur, le pays inconnu, l'étranger, et l'Autre en général. Montaigne n'a de cesse d'apprendre ce qu'il ne connaît pas encore.

Dans sa présentation de cette nouvelle édition mise en français moderne, Claude Pinganaud remarque que Montaigne porte à son point de perfection deux principes que connaissaient et respectaient jadis les voyageurs mais qu'oublie de nos jours les touristes : "curiosité et respect de l'autre". Montaigne ne juge pas a priori ce qu'il voit, il s'étonne de tout, il consigne tout. Vraiment tout, et en détails. C'est à la fois le carnet de notes d'un ethnologue et les fiches pratiques d'un guide de voyage comparant d'une ville à l'autre la qualité de l'hôtellerie et des eaux de cure.

L'Italie que visite Montaigne — puisque au cours de ce voyage en Suisse, en Allemagne, en Autriche et en Italie, c'est surtout de ce dernier pays que parle le journal — n'est pas loin de ressembler parfois à celle du XXI^e siècle. Ainsi à Rome le futur maire de Bordeaux « se fâche d'y trouver si grand nombre de Français qu'il ne trouvait en la rue quasi personne qui ne le saluât en sa langue. » Inutile d'insister sur la joie pure qu'éprouve tout français se trouvant en Italie, elle dépasse celle déjà considérable des anglais visitant la France. Montaigne est sensible au charme de ce pays, et même s'il fait sa mauvaise tête à la Pyrrhon quand il « trouve Venise autre qu'il ne l'avait imaginée, et un peu moins admirable », il est quand même bien étonné par ce qu'il voit. C'est Rome qui le subjugué le plus. Au sujet des ruines antiques, omniprésentes dans la ville éternelle, il a cette fulgurance que l'on pourra appliquer à ses *Essais* eux-mêmes, dressés sur les épaules des Anciens : « Il tenait pour certain qu'en plusieurs endroits nous marchions sur le faite des maisons toutes entières. Il est aisé à juger, par l'arc de Septime Sévère, que nous sommes à plus de deux piques au-dessus de l'ancien plancher ; et de vrai, quasi partout, on marche sur la tête des vieux murs que la pluie et les coches découvrent. »

Bien sûr Montaigne est marié, et bien sûr il a la réputation d'un homme sérieux, mais dans toutes les villes qu'il traverse il étudie la beauté des femmes, et curieusement il dispose d'informations de premières mains sur les prostituées, s'étonnant à Venise de leur richesse, ou à Rome les comparant avec

celles de la capitale française (qu'il a donc également étudiées) : « Comme à Paris, la beauté plus singulière se trouvait entre les mains de celles qui la mettent en vente. »

La religion est présente partout dans ce journal de voyage, l'époque le veut. Le XVI^e siècle connaît les guerres de religion que Montaigne a vu de près en France, massacres inouïs et réciproques entre catholiques et protestants. De la Suisse à l'Italie en passant par l'Allemagne, Montaigne durant son périple côtoie toutes les religions et les respecte toutes. Il se rend à des cérémonies luthériennes, calvinistes, catholiques. À Rome, il obtient un accès privilégié à la bibliothèque du Vatican où il peut feuilleter des livres très anciens et très rares (et même un ouvrage en chinois). Il rencontre également le pape Grégoire XIII, qui dans un incroyable protocole lui donne quatre bénédictions. Il va aussi à la synagogue et il assiste même à une circoncision qu'il décrit longuement.

En permanence, entre ses découvertes, il y a la maladie, presque quotidiennement, les souffrances des coliques néphrétiques qu'il ne parvient pas soigner malgré les cures et tous les remèdes qu'il absorbe. Pourtant, il ne se plaint pas et continue à aller de l'avant ; singulier bonhomme qu'on a caricaturé comme un austère stoïcien alors qu'il serait plutôt un type incroyablement culotté qui accélère sa course droit devant sans arrêt malgré la tempête de son corps et les coups du destin. Ses enfants sont tous morts les uns après les autres dans les semaines suivant leur naissance, ce qui n'est pas rare à l'époque mais quand même, et il ne lui reste qu'une seule fille. Quant à son plus grand ami, Étienne de la Boétie, ce philosophe qui a osé écrire à la barbe du Roi de France un si révolutionnaire *Discours de la servitude volontaire*, il meurt après trois jours d'une agonie à laquelle Montaigne assiste tout du long et qu'il raconte dans une longue lettre à son père reproduite dans ce volume, rapportant le dialogue aux portes de la mort entre les deux philosophes girondins.

La curiosité permanente, le besoin de comprendre pourquoi, la hiérarchisation implacable des priorités (peu importe sa douleur et le sens de sa douleur, le monde est bien plus intéressant, c'est lui qui fait question), l'émerveillement devant le cliquetis du monde, la palette infinie des choses et des êtres et leurs variations d'un lieu à un autre : voilà pourquoi on se lève en-

core le matin. Pour le reste, on peut lire les sentences prises aux auteurs de l'Antiquité ou extraites de la Bible que Montaigne avait fait peindre sur les solives au plafond de sa bibliothèque. Par exemple Euripide cité par Stobée :
« *La vie que nous vivons est-elle la vie, ou est-ce ce que nous appelons mort qui est vie ?* »

Mai 2006

Marc Pautrel

© Marc Pautrel, 2006.